

Ludu Daw Ahmar, la plus célèbre journaliste et écrivaine birmane est décédée lundi dernier à l'âge de 93 ans. Cette femme surnommée « mother » est aussi un symbole de résistance pour les Birmans.

Récit d'une rencontre.

Extrait du livre « Birmanie, rêves sous surveillance » photographies et textes par Manon Ott & Grégory Cohen (parution en mai aux éditions Autrement)

www.projet-birmanie.com

« Mother », l'histoire du pays entre ses lignes

Ludu Daw Ahmar, doyenne des écrivains birmans - Maymio - Témoignage recueilli en août 2004.

Par Manon Ott & Grégory Cohen

Quand nous l'avons rencontrée, Ludu Daw Ahmar était à la veille de ses 90 ans. C'est une petite femme âgée, d'allure fragile, qui nous a ouvert la porte de sa maison située à une heure de Mandalay. Chacun de ses gestes était calculé. Nous sommes restés silencieux le temps qu'elle prépare puis serve le thé avec précaution. Mais c'est pleine de détermination et de conviction qu'elle a pris ensuite la parole pour partager ses opinions et ses craintes au sujet de son pays.

Née en 1915, cette femme que les Birmans aiment appeler « *Mother* », a connu toutes les grandes périodes de l'histoire récente de la Birmanie dont la désagrégation, dit-elle, s'est opérée sous ses yeux. Chaque année, des centaines et parfois des milliers de Birmans – des opposants aux gens ordinaires – se déplacent ou envoient un présent à l'occasion de l'anniversaire de la doyenne des écrivains birmans. Connus aussi bien pour leur engagement politique que pour leurs écrits, Ludu Daw Ahmar, son mari U Hla et leurs fils comptent parmi les figures des opposants au régime militaire. *Ludu* signifie « peuple » et si l'écrivaine est surnommée ainsi, c'est parce qu'elle a souvent été considérée comme celle qui a osé exprimer ses points de vue et celles de son peuple aux dirigeants du pays. Son engagement politique a commencé dans les années 1930 durant ses études à l'Université de Rangoon pendant le mouvement contre la colonisation britannique. Elle y a rencontré U Hla, alors jeune rédacteur en chef d'un magazine. Ils se sont mariés un an plus tard et ont fondé, après la Seconde Guerre mondiale, le journal *Ludu*. Tous deux exprimaient leurs opinions et leurs analyses politiques dans les colonnes du journal. Leurs articles en faveur de la lutte pour l'indépendance du pays ont connu un grand succès. Toutefois, un an après l'indépendance de 1948, l'armée a détruit les locaux du journal dont la ligne éditoriale était jugée trop proche des idées communistes. Cela ne les a pas empêchés d'ouvrir un nouveau bureau et de reprendre leurs analyses sur la guerre civile qui a éclaté en Birmanie à cette époque et sur les questions de politique internationale. Leur journal a été définitivement fermé par l'armée en 1967. À la même époque, leurs fils, Po Than Joung et Soe Win, ont tous deux subi les conséquences de leur engagement politique. Alors que le premier fut emprisonné, le second, Soe Win, qui s'était engagé auprès du Parti Communiste Birman est mort lors d'une offensive de l'armée contre le quartier général du parti. Ludu Daw Ahmar se rappelle encore la profonde tristesse qui s'est emparée d'elle à l'annonce de la nouvelle. Mais elle s'empresse d'ajouter qu'elle ne regrette rien de ce qui est arrivé en raison de l'engagement politique de sa famille. « Quand un pays va mal, il faut que certains s'engagent, réagissent face aux injustices. C'est parce qu'il existe une dictature militaire, qu'apparaissent des activistes prêts à se sacrifier. »

« Vu mon âge, j'ai vu beaucoup de choses changer dans mon pays. Dans le temps, le niveau de vie des Birmans était l'un des plus élevés d'Asie du Sud-Est alors qu'aujourd'hui la Birmanie compte parmi les pays les plus pauvres. A côté de cela, la junte militaire détruit progressivement notre culture, et ce qui fonde notre identité. Bien sûr le bouddhisme existe toujours mais l'armée instrumentalise la Sangha¹. C'est pour essayer de résister à ce processus qu'il me semble essentiel d'écrire sur notre culture et de s'adresser aux nouvelles générations.

J'écris depuis plus de 60 ans maintenant, les Birmans me connaissent bien. Mais si à l'époque je pouvais écrire sur la situation politique, aujourd'hui, la censure est si redoutable qu'il est devenu impossible de s'exprimer de manière critique sur l'évolution de notre société et encore moins de remettre en question les dirigeants que ce soit de manière directe ou indirecte. Ils lisent tous les manuscrits avant impression.

Encore récemment, j'ai écrit un article sur Mandalay et le Roi Mindon. Il n'est pas « passé ». Lorsque j'en ai demandé la raison aux censeurs, ils m'ont répondu que les Généraux de Rangoon étaient les meilleurs dirigeants que nous ayons eus. Il n'était, par conséquent, pas nécessaire de rappeler l'histoire du Roi Mindon. Pourtant ce monarque qui a fondé la capitale de Mandalay était très apprécié pour ce qu'il a fait pour préserver la culture birmane. En fait, même mes articles abordant la question du sida sont censurés. Si on les écoutait, il faudrait écrire que notre société et nos dirigeants sont les meilleurs, que tout est parfait.

Dans le journalisme la situation est dramatique. Je me demande même si on peut encore parler de journalisme. Les journaux ne parlent que des militaires. Bien sûr des journalistes se battent et essaient de donner leur point de vue. Mon mari, à l'époque, voulait écrire sur les dangers de l'alcool mais il a été censuré car le gouvernement ne voulait pas que les ventes d'alcool dont il tire d'importants profits, chutent.

Mes essais se concentrent aujourd'hui sur les arts et la culture birmane et je continue d'être régulièrement censurée.

De nombreux écrivains ne baissent pourtant pas les bras. Moi-même je continue car je veux partager mes idées avec la population. Les gens connaissent l'engagement de notre famille par le passé et ils attendent beaucoup de moi. Souvent, je me sens tellement triste. J'ai l'impression de ne pouvoir écrire sur rien, je ne suis pas libre de commenter la réalité que j'observe. C'est épuisant car il nous faut sans cesse chercher des détours pour nous exprimer et souvent nous n'arrivons plus à transmettre même un soupçon de notre idée initiale. Je me sens honteuse de ne pas pouvoir donner à mon peuple ce qu'il attend de moi par mes écrits.

Nos lecteurs ont conscience des effets de cette censure sur nos écrits car eux-mêmes la subissent au quotidien. Cependant même s'ils comprennent parfois notre sentiment d'impuissance, les dommages sont immenses pour une société qui dans le temps avait un goût prononcé pour la littérature et le débat. »

¹ Communauté monastique.